

Aline Mayrisch-de Saint-Hubert (1874-1947)

Fille de Georges Léopold Xavier de Saint-Hubert, négociant en bois, et de Marie Elise Julie Mongenast, Marie Julie Aline de Saint-Hubert – que plus tard ses amis appelleront „Loup” – naît à Luxembourg le 22 août 1874. Sa sœur Marie Joséphine Jeanne a vu le jour un an plus tôt, le 6 août 1873.

Douée, intelligente, curieuse de tout ce qui touche aux arts, aux lettres et aux sciences, Aline de Saint-Hubert reçoit une formation de „jeune fille de bonne famille”. Mais l'accès aux études secondaires et supérieures lui reste interdit. Aussi, pendant sa vie tout entière, ne cessera-t-elle jamais de s'instruire, grâce aux lectures, aux voyages, à la fréquentation d'hommes et de femmes remarquables. Enfin elle cherchera dans une méditation solitaire et souvent douloureuse la réponse à la grande question sur le sens de notre vie.

En 1894, Aline de Saint-Hubert se marie avec Jacques Emile Albert Mayrisch, né le 10 novembre 1862 et qui est donc son aîné de plus de dix ans. Deux enfants naissent de cette union, un fils voué à une disparition précoce, une fille, Andrée (1901-1976), qui épousera le Français Pierre Viénot (1897-1944). Leurs enfants Rémi Viénot et Marianne Seyer-Viénot demeurent attachés aux Ardennes françaises où leur mère a exercé les fonctions de maire à Rocroi, depuis 1953 jusqu'à sa mort.

En 1897, Emile Mayrisch est nommé directeur de l'usine sidérurgique de Dudelange. Quelque vingt ans plus tard, en 1920, il accèdera à la présidence de la direction d'ARBED, société à la fondation de laquelle il a participé. Avant de mourir, victime d'un accident de la route, au mois de mars 1928, il aura créé le „Comité franco-allemand d'information et de documentation” ainsi que l'„Entente internationale de l'acier”. Avec la coopération de son épouse, Emile Mayrisch a été un des principaux fondateurs de la Croix-Rouge luxembourgeoise (1914). Vice-président au moment de son décès, il sera remplacé par sa femme qui, quand il s'agira d'encourager et de développer les activités de cette asso-

ciation humanitaire, désormais jouera un rôle de plus en plus marquant. La protection de la mère et de l'enfant lui paraît être une tâche primordiale. Elle sera une cheville ouvrière dans la création, la construction de la Maternité Grande-Duchesse Charlotte (1936). Toutes les mères, disait-elle, quel que soit leur statut social, ont droit aux mêmes prévenances, aux mêmes avantages. Aussi prendra-t-elle soin du sort des mères célibataires et de leurs enfants – l'ouverture du Centre de placement familial de Rédange a lieu en 1928. Auparavant déjà, sachant à quel point les malades dépendent du réconfort que leur apportent infirmiers et infirmières, elle avait amorcé un mouvement de réforme dans leur formation; les futures „infirmières visiteuses” acquerront de la compétence et du savoir-faire. Dans son testament, avec l'accord de sa fille, Aline Mayrisch fera don de sa demeure de Colpach à la Croix-Rouge, afin que cette dernière la transforme en maison de repos et de détente pour convalescents.

Loup Mayrisch, nous apprennent ses amis, aimait l'étude, la recherche spirituelle, cependant le sens de ses obligations vis-à-vis de ses semblables, une conscience aiguë de ses responsabilités humaines la portaient constamment vers les hommes et les femmes se trouvant dans le besoin ou le malheur.

Jeune épouse, jeune mère, Aline Mayrisch-de Saint-Hubert s'inquiète de la destinée des femmes défavorisées, exploitées et humiliées par la société. En janvier 1906, d'un commun accord elle fonde avec des femmes qui partagent ses préoccupations, l'„Association pour les intérêts de la femme” („Verein für die Interessen der Frau”). Cette société s'applique à fournir aux femmes un appui juridique et professionnel. Elle organise des manifestations culturelles. C'est d'elle que partira l'élan conduisant à la fondation du Lycée de jeunes filles de Luxembourg.



„Je suis de nulle part
et de partout.”

Au château de Colpach:
Mme Aline Mayrisch entourée d'amis dont E.R. Curtius (le premier à gauche)



3^e ANNEE. N° 31.

1^{er} JUILLET 1911

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

SOMMAIRE :

HENRI GHÉON : M. d'Annunzio et l'Art.

GEORGES DUHAMEL : Compagnons.

SAINT-HUBERT : Rainer Maria Rilke et son dernier livre.

R.-M. RILKE : Les Cahiers de Malte Laurids Brigge
(Fragments). — Trad. André Gide.

JEAN RICHARD : Lévy.

NOTES par HENRI BACHELIN, FÉLIX BERTAUX,
HENRI GHÉON, PIERRE DE LANUX, FRANCIS

DE MIOMANDRE, JACQUES RIVIÈRE, JEAN
SCHLUMBERGER :

Le Fils du Silence, par Han Ryner. — *Caillou et Titi*, par Pierre Mille. — *Le Roman d'un Malade*, par Louis de Robert. — *La Lampe et le Miroir*, par René Chalupt. — *Poèmes de Marcel Millet et de Maurice Brillant*. — *Hebbel, sa vie et ses œuvres*, par A. Tibal. — Deux reprises au Théâtre-Français. — Une pièce historique de Maurice de Faramond. — *Le Chagrin dans le Palais de Han*, par Louis Laloy et René Piot. — Un interprète d'Ibsen : Emil Poulsen. — *L'Heure espagnole*, par Maurice Ravel. — Expositions Maurice Denis et Pierre Bonnard. — *Les Paysages de Francis Jourdain*.

LECTURES. — Une page de Charles Péguy.

TRADUCTIONS. — Paul Claudel : sur une traduction de Tacite.

REVUES.

CORRESPONDANCE et ECHOS

MARCEL RIVIÈRE ET CIE, ÉDITEURS
31, RUE JACOB, PARIS.

EXEMPLAIRE DE LUXE

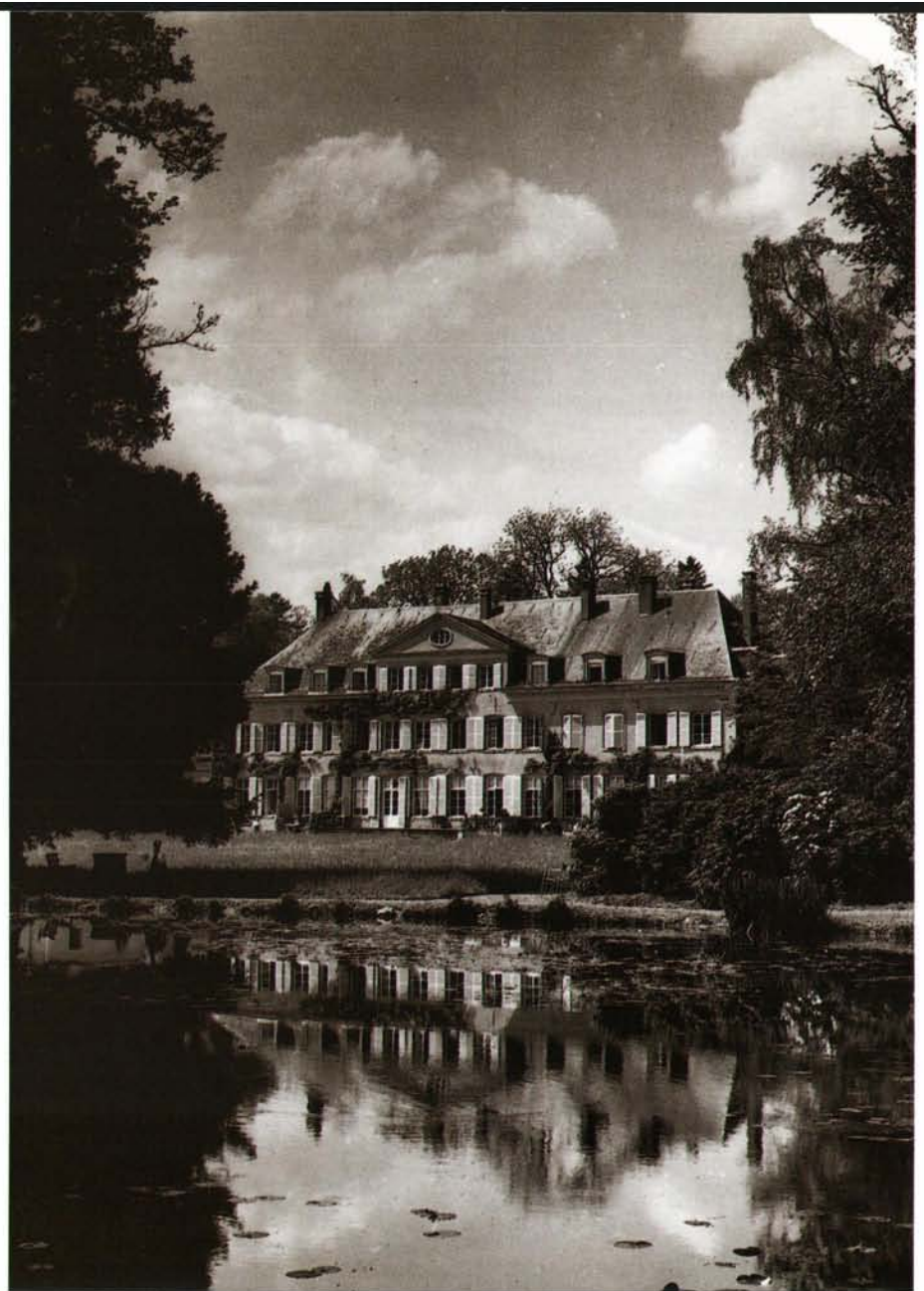
Certes, des hommes et des femmes à l'esprit ouvert entourent Aline Mayrisch et tous ensemble ils créent cette école secondaire pour jeunes filles. Mais c'est Aline Mayrisch toute seule qui, de 1909 à 1911, alors que le lycée est une école privée, supporte les frais de fonctionnement des premières classes.

Dans un autre domaine, celui de l'art et de la littérature, la jeune femme, à partir de 1898, écrit des articles pour la revue „L'Art moderne” qu'Octave Maus dirige à Bruxelles. En 1903, elle fait paraître dans cette publication un essai sur „L'Immoraliste” d'André Gide, essai que Maria Van Rysselberghe transmet à l'auteur. Celui-ci est frappé par la perspicacité que révèle cet écrit. Il exprime le désir de rencontrer la personne qui l'a rédigé. Ainsi naît cette amitié, unissant Gide et Aline Mayrisch, qui a valu à notre pays plusieurs visites du grand écrivain français (1869-1951).

Aline Mayrisch accorde son appui à la „Nouvelle Revue Française (N.R.F.)” à laquelle elle donnera ses „Paysages de la trentième année” (septembre 1911), texte très beau et dramatique qu'elle signe du pseudonyme d'„Alain Desportes” et dans lequel le narrateur se désespère de ne pas savoir donner de sens à sa vie. Dans la même revue, en juillet 1911, Aline Mayrisch avait présenté Rainer Maria Rilke au public français. Avec son mari, elle a œuvré au rapprochement des peuples latins et germaniques. Dans leur demeure de Colpach naît et grandit un esprit vraiment européen.

Aline et Emile Mayrisch reçoivent chez eux des hommes politiques – tel Walther Rathenau, des philosophes – Bernard Groethuysen (1880-1946), des écrivains de langue allemande et de langue française – Ernst Robert Curtius, Annette Kolb, André Gide, Jacques Rivière, Jean Schlumberger, d'autres encore, l'helléniste Marie Delcourt, les physiciens Paul Langevin et le duc Maurice de Broglie . . .

Quand ses amis allemands se voient exposés à la persécution nationale-socialiste, Aline Mayrisch leur conserve une amitié fidèle et les aide moralement et matériellement. En 1937, elle assure le financement de la revue „Maß und Wert” que fondent à Zurich des intellectuels émigrés; la publication est dirigée par Konrad Falke et Thomas Mann. Le château de Colpach devient un lieu de refuge pour les victimes du nazisme. Aline Mayrisch y accueille, par exemple, le philosophe Karl Jaspers et son épouse.



Le château de Colpach

Elle-même, blessée profondément par la propagation des régimes totalitaires et la cruauté de la Seconde Guerre mondiale, passe les années de l'occupation allemande dans sa maison „La Messuguière” à Cabris, près de Grasse. Elle y mourra le 20 janvier 1947. Malade et obligée de contempler les ruines de son œuvre de paix, pourtant elle n'aura jamais cessé d'accorder son secours à ceux qui faisaient appel à sa bienveillance. Quant à la „Messuguière”, elle en fit un foyer de repos et de méditation pour les travailleurs de l'esprit. Sa fille Andrée, comme toujours, approuva pleinement cette décision généreuse de sa mère.

Au cours de longs voyages qui l'ont conduite à travers une grande partie de l'Asie laquelle passe pour être le berceau de la spiritualité humaine, Aline Mayrisch a essayé d'accéder à la sérénité intellectuelle et morale. Son dernier article, un nécrologe, daté de l'année 1945, évoque la belle figure de l'orientaliste Joseph Hackin (1886-1941). Mais c'est dans les écrits d'un mystique européen du Moyen

Age, Maître Eckart (vers 1260 - vers 1327), qu'Aline Mayrisch-de Saint-Hubert qui disait d'elle-même „Je suis de nulle part et de partout”, semble avoir trouvé la clé, ou la voie, que depuis si longtemps elle avait cherchée.

Depuis 1987, grâce à une initiative du Ministère des Affaires culturelles, des Archives nationales et de leur directeur Cornel Meder, des colloques internationaux font revivre la vie et les travaux des Mayrisch. Les chercheurs qui participent à ces rencontres, approfondissent les études accomplies précédemment. Dans ce contexte, Jean-Claude Muller a établi une importante „approche bibliographique”. Les communications des colloques paraissent dans la revue „Galerie” du Centre Culturel de Diferdange. Originaire de Dudelange où la famille Mayrisch a résidé longtemps, Germaine Goetzinguer se consacre à une analyse systématique des activités d'Aline Mayrisch-de Saint-Hubert.

Rosemarie Kieffer



A l'entrée du siège de la Croix-Rouge luxembourgeoise, non loin du Lycée Robert Schuman et de la Maternité, se dresse depuis quelques semaines un monument en hommage à Aline Mayrisch-de Saint-Hubert. L'initiateur du monument est la Fédération luxembourgeoise des femmes universitaires.